la Croix
LUNDI 9 JUILLET 2001

Culture

Le théâtre dans la tête

AVIGNON Présenté pour de trop rares représentations, le « Macbeth » du jeune metteur en scène Sylvain Maurice est tout en fureurs froides et en interrogations

MACBETH
de Shakespeare
Baraque Chabran à Avignon
De notre envoyé spécial

La Baraque Chabran n'est certainement pas l'un des lieux les plus charmeurs d'Avignon. Ouverte tout exprès pour la venue de l'Allemand Thomas Ostermeier, l'an dernier, elle n'est qu'un simple hangar, situé intra-muros, à l'ombre des remparts. Les sièges n'y sont guère agréables. Lorsque le soleil est au plus haut, l'atmosphère y est torride.

C'est pourtant cet endroit que Sylvain Maurice a choisi pour présenter *Macbeth*. Il est vrai que ce « jeune » metteur en scène de 35 ans tout juste, formé à l'École de Chaillot sous Antoine Vitez, assistant d'Agathe Alexis, Philippe Adrien, Jean-Pierre Vincent, n'est pas l'homme des « joliesses », encore moins des fioritures.

ANNE-CHRISTINE POUJOULAT/AFP

Pierre-Louis Calixe (Macbeth) et Nadine Berland (Lady Macbeth) à Avignon. *L'action de ce drame de Shakespeare se situe à l'intérieur des êtres, aux prises avec leurs peurs et leur impuissance à exister par eux-mêmes.*

Un parcours placé sous le signe sévère de l'épure

Révélé en 1992 avec *La Foi, l'Espérance, la Charité* de Horvath, tout son parcours s'est placé sous le signe sévère de l'épure, sans autres éléments de décor que des lumières accentuant la pénombre, comme si de la nuit seule pouvait surgir la vérité. On l'a vu avec *De l'aube à minuit* de Georg Kaiser, *Le Précepteur* de Lenz, *Un fils de notre temps* de Horvath, *Berlin, fin du monde* de Lothar Trolle, ou encore *Thyeste* de Sénèque.

Cela se confirme avec cette tragédie, l'une des plus célèbres de Shakespeare, mais aussi des plus ardues. Elle raconte la course vaine de Macbeth qui, influencé par des sorcières et poussé par son épouse, s'empare du trône en assassinant son roi. Mais visions et fantômes l'assaillent bientôt, tandis que les prédictions se révèlent fatales. Hanté, égaré, combattant vaincu d'avance par le sort et l'héritier légitime du trône, il meurt abandonné de tous, les armes à la main...

La tragédie de Macbeth, enfant crispé sur ses rêves

La trame, jusque dans ses épisodes les plus abominables, n'a rien que de très simple, du moins en apparence. Car, au fil des événements, les questions les plus complexes surgissent. Sur l'ambition, la folie du pouvoir et la folie tout court. Sur la culpabilité, le remords. Sur le mal. Sur la liberté et le destin, l'illusion que l'on dit vérité...

Ce sont toutes ses interrogations que Sylvain Maurice met en mouvement, dans un décor de chambre noire, remodelé uniquement par le jeu des panneaux et des éclairages.

Aux accords uniques des percussions de Laurent Grais, qui mène staccato jusqu'à l'hallali, la tragédie de Macbeth devient celle de l'homme aux habits trop petits pour son destin, guerrier terrible mais plus encore enfant crispé sur ses rêves. On est dans l'ordre d'un théâtre dans la tête où tout n'est que signe, à commencer par les couleurs dominées par le rouge sang. L'action quitte les voies du spectaculaire pour se situer à l'intérieur des êtres, aux prises avec leurs peurs, leur impuissance à exister par eux-mêmes alors que les dieux ou le diable tirent les ficelles...

Sur le plateau, Pierre-Louis Calixte est Macbeth poursuivant jusqu'au chaos une histoire imposée par des forces qui le dépassent. Nadine Berland est lady Macbeth, l'épouse qui le pousse au crime avant de s'effondrer dans un délire fatal. Autour, la distribution s'avère d'une rigueur totale, avec Marc Berman (Banquo), Éric Challier (Macduff)... Sous leur effet, le texte traduit par Jean-Michel Déprats prend une sonorité singulière et terrible. L'humour surgit parfois. L'émotion aussi. Mais c'est l'horreur qui domine dans la froideur du constat. Être homme, c'est quoi ?

Didier MÉREUZE

Jusqu'au 13 juillet. Rens. : 04.90.14.14.26. Puis en tournée à Château-Gontier, Corbeil-Essonnes, La Roche-sur-Yon, Vannes... à partir du mois d'octobre.

Les Echos
Le Quotidien de l'Economie
Lundi 9 juillet 2001

FESTIVAL D'AVIGNON

Les jeunes anges du mal

MACBETH
de Shakespeare

Comme l'un des axes de la manifestation est de donner carte blanche à de jeunes metteurs en scène, c'est avec eux que commence Avignon 2001 (1). La tragédie shakespearienne mise en scène par Sylvain Maurice, qui rajeunit les personnages principaux, est une réussite.
Baraque Chabran, jusqu'au 16 juillet, puis en tournée d'octobre à février.
Tél. : 04.90.14.14.14.
Site : www.festival-avignon.com

Mettant en scène « Macbeth », Sylvain Maurice a délibérément tourné le dos à l'image spectaculaire, à l'apparat, et aussi à la violence barbare qui plaît à tant d'artistes confrontés à cette pièce. On sent que ce jeune chef de troupe, dont la compagnie s'appelle étrangement « L'Ultime & Co. », aime la nudité à la Peter Brook. Mais, si Brook couvre la scène de quelques tapis, Maurice préfère quelques éléments de bois : au sol, un losange rouge où se passent les trois quarts de la pièce et, perpendiculairement au sol, quelques panneaux fermant l'espace. Le roi, Macbeth, et Lady Macbeth portent une couronne dentelée, qui pourrait être en carton et qui semble désigner le pouvoir avec une double intention de simplicité et d'ironie. Presque tous les personnages sont vêtus de gris et viennent d'une époque intemporelle.

Deux âges de l'intelligence humaine

Quelques clins d'œil font parfois passer d'un siècle à un autre. Les tueurs arborent un chapeau melon, comme s'ils sortaient d'un film britannique. Les laquais sont en gilet rayé. Mais ces transpositions amusantes ne sont pas systématiques. Le metteur en scène table sur une certaine insignifiance des apparences, une pauvreté affichée pour mieux faire jouer la nervosité du texte. Même les sorcières ne sont pas accoutrées selon les habitudes du fantastique. Coiffées de longues perruques rouges, elles sont bien sages et émettent leurs obscures prophéties comme des petites filles mutines.
Dans diverses déclarations, Sylvain Maurice a insisté sur l'opposition entre deux âges de l'intelligence humaine qui seraient en conflit dans la pièce. *« Je vois Macbeth comme un déchiffreur de l'au-delà,* dit-il. *Je me le représente plutôt comme un cousin d'Hamlet que comme un parent de Richard III. La dimension introspective du personnage me semble peut-être plus importante que le côté machiavélique ou ambitieux. Il est une sorte de conscience moderne, un homme de la Renaissance qui est en train de rompre avec le Moyen Age. »*
Ces résonances philosophiques sont peu perceptibles dans le spectacle. Macbeth l'usurpateur n'est pas véritablement sympathique. Il a seulement l'attrait de la fripouille qui se fait plus charmeuse et moins hypocrite que ceux qui tenaient le pouvoir avant lui. La première originalité de la mise en scène, en réalité, est d'avoir confié les premiers rôles à de jeunes acteurs. Ces héros du mal, toujours joués par des comédiens mûrs, paraissent moins machiavéliques, possédés par une innocence de la faute et du crime.
Macbeth est interprété par Pierre-Louis Calixte, que l'on a surtout vu dans des personnages blasés, désinvoltes et cyniques. Ici, il peine un peu à exprimer un texte à l'écriture aussi riche (tel qu'il est traduit, et fort bien, par Jean-Michel Déprats). Il tend à faire passer les intentions calculatrices de Macbeth, son refus de la morale, avec la naïveté de celui pour lequel les débats sur le bien et le mal sont de la pure théorie. Il rajeunit le rôle en le rapprochant de ces anges du mal qui peuplent les films fondés sur la criminalité immature des ados desperados. On aimerait cependant plus de complexité car, parfois, son personnage est un traître mélodramatique univoque. Il n'est sans doute pas arrivé à trouver ce jeu dit « moderne », qui lui est naturel lorsqu'il joue des pièces d'aujourd'hui. Cependant, il mène l'action avec un engagement distancié tout à fait plaisant.

Hors de l'imagerie traditionnelle

L'interprète de Lady Macbeth, Nadine Berland, ne suscite aucune réserve dans sa manière d'incarner une si méchante adolescente : sa férocité ne vient pas d'un besoin de revanche nourri par toute une vie de rancœur, mais relève du jeu où l'on se jette à corps perdu, en ignorant les épaisseurs, les doubles fonds et les conventions sociales que possèdent les grandes personnes.
D'autres très grands acteurs participent à la distribution : Pierre-Alain Chapuis, Marc Berman, Michel Quidu, Eric Challier... Pour l'interprétation comme pour la mise en scène, l'allure est vive mais la note n'est pas toujours bien tenue, comme si une telle matière avait encore besoin d'être malaxée et remalaxée avant qu'elle ne soit donnée dans toute son énergie. Les percussions de Laurent Grais ajoutent au rythme en intervenant aussi souvent que la musique joue son rôle dans un spectacle de Peter Brook ou d'Ariane Mnouchkine. L'on est donc pris, emporté, en dépit d'inévitables baisses de régime, à l'intérieur d'une action toujours rendue claire. Mais le plus séduisant est sans doute cette impression de spectacle fait hors de l'imagerie traditionnelle, comme si le metteur en scène ignorait comment on avait joué « Macbeth » avant lui, et qui, avec un déroulement géométrique, fantomatique et désertique, marche sans tous les codes de représentation auxquels nous étions habitués.

GILLES COSTAZ

La Provence
N° 1494 • MARDI 10 JUILLET 2001

Festival **d'Avignon**

IN

Un Macbeth solitaire face à sa conscience

Dans un décor épuré, qui laisse beaucoup de place à l'imaginaire, Sylvain Maurice présente un Macbeth aux prises avec ses démons, humain et solitaire

La salle est plongée dans l'obscurité. Seul, un roulement de percussions annonce que des événements graves vont avoir lieu. Tout au long de la pièce, le percussionniste, installé devant la scène, rythmera le spectacle, figurant le changement de décor. Car Sylvain Maurice a choisi d'installer Macbeth sur un plateau quasiment nu. Et pourtant, dès les premières minutes, où les trois sœurs du destin apparaissent, les images affluent. Les trois visages de sorcières, sortis de l'ombre grâce à un éclairage minutieux -également fil conducteur de la mise en scène-, suffisent seuls à planter le décor. On imagine une sombre forêt de légendes où Macbeth, accompagné de Banco, ne tarde pas à apparaître. Pierre Louis-Calixte en fait un tyran humain. Surtout, dans un jeu où la violence alterne avec la fragilité, il sait en faire un personnage mi-homme, mi-bourreau, toujours en évolution. A ses côtés, Nadine Berland campe une lady Macbeth presque innocente, naïve, dans sa course au pouvoir.

Le couple formé par Macbeth et lady Macbeth est au centre de cette pièce, dans un décor minimaliste, où la véritable tragédie est celle qu'affronte le héros, aux prises avec ses démons (Photo Cyril Hiely)

La tragédie d'un seul homme

Autour d'eux, une foule de personnages -on s'en rend compte au moment du salut final-, se succèdent, sans être jamais tous réunis. Du coup, le couple se trouve véritablement au centre de la pièce. La véritable tragédie, au delà des crimes sanglants que subit le peuple écossais, est celle que vit Macbeth, aux prises avec le mal. Là encore, on imagine le château, ses meubles imposants et ses grandes pièces froides, à travers la détresse de ce roi, seul face à ses remords.

Les costumes modernes, qui rendent les personnages un peu plus anonymes, ne font que renforcer l'impression de désarroi dans lequel Macbeth semble être plongé.

Dans le tyran qu'est devenu Macbeth à la fin de la pièce, Pierre Louis-Calixte laisse toujours percevoir l'homme. Quand il rencontre les nécromants -habilement figurés par des statues sorties de nulle part-, il semble s'abandonner volontiers, à ces forces du mal, qui finalement le trahiront.

En laissant une grande place à l'imaginaire, Sylvain Maurice parvient à nous plonger dans cette histoire, qui mêle drame historique et personnages de légendes. Surtout, il parvient à tirer du texte de Shakespeare le face à face d'un homme avec lui-même, avec ses démons, avec l'au-delà. Au point qu'on a parfois l'impression d'avoir sur scène à la fois Macbeth et sa conscience.

Marie-Cécile Bérenger

➤ **Macbeth de William Shakespeare, à la Baraque Chabran, les 11, 12 et 13 à 18 h. Relâche aujourd'hui. Durée 3 h. Renseignements ✆ 04 90 14 14 14.**

La Marseillaise du VAUCLUSE

MARDI 10 JUILLET 2001

AVIGNON. BARAQUE CHABRAN

MACBETH, TAMBOUR BATTANT

Sylvain Maurice monte *Macbeth*. Délaissant pour un temps le théâtre moderne allemand, et après le tragique *Thyeste* de Sénèque, il s'attaque avec audace à un monument shakespearien.

Photo Delphine Dardaillon

Dans l'obscurité, les tambours de la guerre battent. Les percussions de Laurent Grais donnent d'emblée son rythme au spectacle, et ponctuent les scènes qui se succèdent dans un montage au noir, restituant avec pertinence la respiration haletante du drame le plus ténébreux du nocturne Shakespeare.

Tout vibre de cette pulsation, la salle, le plateau. L'air s'emplit de cette rythmique primitive aux accents presque vaudous, qui galvanise les acteurs. Déplacements, gestuelle, chaque mouvement s'inscrit avec netteté dans l'espace ; les corps dessinent une chorégraphie rigoureuse et déliée à la fois. Un remarquable travail où précision rime avec suggestion.

Décor et costumes contribuent eux aussi à la puissance évocatrice. Sylvain Maurice vise ici à l'économie, mais une économie qui en dit long. L'action se déploie dans un cadre dépouillé, composé de quelques panneaux de bois sombre qu'on plie, déplie ou abat selon les besoins. Fidèle à la tradition épique, le metteur en scène a choisi de raconter plutôt que de montrer. Il ne garde que quelques accessoires : les poignards, la cuirasse de Macbeth, des épées, la hallebarde d'Hécate, objets de fer, porteurs de violence et de sang. Dans cette tragédie où le merveilleux abonde, la bimbeloterie de la sorcellerie traditionnelle a disparu. Ainsi un rond de lumière suffit à représenter la chaudron des sorcières. Pourtant la magie opère, et le surnaturel n'en est que plus impressionnant.

Un travail subtil sur la lumière permet en outre de rendre l'atmosphère sombre et fantastique de Macbeth sans tomber dans la démonstration pesante. L'éclairage dessine et structure l'espace scénique, crée des focalisations flamboyantes et des zones d'obscurité, permet de séduisants jeux d'ombres chinoises .On atteint alors le fond du drame : « *Foul is fair, fair is foul,/ le noir est clair, le clair est noir* »

Transitions et soubresauts

La nuit qui entoure l'Ecosse et le château de Macbeth, nuit de la guerre civile, nuit du crime, nuit des cauchemars et des sortilèges, s'impose à nous dans sa physique réalité. Dans ce clair-obscur savamment élaboré, les couleurs claquent - rouge des longues tresses des sorcières, de la robe de Lady Macbeth, du sang de Banquo - ou s'éteignent - splendide camaïeu en noir blanc gris de la scène de bataille finale.

De cette apparente simplicité, les personnages et leurs contradictions sortent renforcés, soutenus par le jeu énergique des acteurs. Une scénographie qui vise à l'essentiel, donc, et tend à l'abstraction, mettant en évidence l'universalité du propos. Dans cette mise en œuvre dense et épurée du drame de Macbeth, chaque personnage, et pas seulement le héros éponyme, est aux prises avec les soubresauts de sa conscience.

Ici, chacun voyage au bout de sa nuit et nous renvoie à la nôtre et à nos interrogations : Shakespeare montrait l'homme moderne de la Renaissance se dépouillant du vieil homme médiéval dans le doute et la rupture ; aujourd'hui, nous errons dans les décombres d'une modernité tout aussi dévastatrice.

La force de la lecture proposée par Sylvain Maurice tient à cette adéquation entre le propos fondamental du drame élizabethain, qu'il respecte, et les questions existentielles qu'il nous pose. De plus, son travail donne réellement à entendre le texte de Shakespeare, admirablement servi par la splendide traduction de J.M Desprats. Bestiaire omniprésent et inquiétant, vers blancs, puissants réseaux lexicaux de la peur et de la nuit, la langue du poète anglais chante en nous, nous enveloppe elle aussi de ses rythmes.

Sylvain Maurice et la troupe qu'il dirige servent Macbeth, et l'exaltent. Ils savent lui rendre sa dimension primitive tout en l'affranchissant du temps… Une belle et intelligente manière de revisiter un classique.

Fred ROBERT

Les 11, 12 et 13 juillet à 18h (durée 3h). Tél. 04.90.14.14.14.

Le Monde

MERCREDI 11 JUILLET 2001

L'appel du sang dans un cul-de-basse-fosse

Avignon/Théâtre. Sylvain Maurice donne de la consistance au néant vers lequel se précipite le couple Macbeth

MACBETH, de William Shakespeare. Mise en scène : Sylvain Maurice. Avec Pierre Louis-Calixte, Nadine Berland, Marc Berman, Eric Challier, Pierre-Alain Chapuis, Pierre-Yves Desmonceaux, Stéphanie Farison, Boris Napès, Lyes Salem. Baraque Chabran, porte Thiers. Tél. : 04-90-14-14-14. 120 F (18,29 €) et 140 F (21,34 €). Durée : 3 heures. A 18 heures, jusqu'au 13 juillet.

AVIGNON
de notre envoyé spécial

Je suis sang. Mauvais sang. Voilà ce que pourrait proclamer Macbeth. Ou son épouse. Comme Ubu. Comme Jan Fabre. Comme si Avignon s'était plu à tirer ce fil rouge, à son insu. Je suis le sang des autres, préciserait Macbeth. Je suis condamné à être leur sang. Rien d'autre que leur sang répandu. L'ai-je choisi, ou l'ai-je subi ? Ouvert sur la chemise ensanglantée d'un témoin de sa bravoure, chemise dont chaque tache parle déjà d'avenir, le *Macbeth* de Sylvain Maurice annonce la couleur et la teneur. Macbeth appelle le sang, avant de se laisser emporter par lui. En se débattant, sans parvenir à se ressaisir.

« *Le clair est noir, le noir est clair.* » L'Ecosse ressemble à un cul-de-basse-fosse. La lumière paraît venir d'un trou percé dans le plafond. Elle dispense des reflets jaunâtres, qui blanchissent et durcissent au contact des rois et des fantômes. Elle est relayée par des batteries de projecteurs à hauteur d'homme, apparentés à des regards, qui détaillent, évaluent et jugent, comme l'assistance. Le dispositif scénique, baigné de noir, est de proximité. Quelques paravents ferment les côtés. Pas d'échappatoire. Ils contraignent les acteurs à l'affrontement direct, sur un étroit trapèze laqué rouge, relevé d'une hauteur de marche, cour et champ clos. Les coups seront comptés.

Seule douceur, inquiétante cependant, au prélude : celle des sorcières, lutines et mutines. Le batteur (Laurent Grais), qui ponctue l'action de roulements et de coups de gong, en direct, leur donne des ailes de fée Clochette. Macbeth les voit dans le regard des spectateurs. Là-haut, dans les derniers gradins. Là où leurs paroles en formes de bulles éclatent. Il est sous le charme. Cela l'enchante. Il n'y croit pas. Il y viendra. Empoigné par la main blanche de Lady Macbeth (« *Désexuez-moi et gorgez-moi de la cruauté la plus noire* »), il sera précipité au-devant de son destin. Pour tenter de le prendre de vitesse.

PITRE MEURTRIER

Le reste est théâtre. Salut et disparition. « *La vie n'est qu'une ombre en marche, un pauvre acteur qui se pavane et se démène son heure durant sur la scène, et puis qu'on n'entend plus : c'est un récit conté par un idiot, plein de bruit et de fureur et qui ne signifie rien.* » Sylvain Maurice a donné une forte consistance à ce rien. En l'appuyant sur les dérapages soudains d'un solitaire qui s'interroge sans fin ; sur les alternances de la folie meurtrière, lisible comme telle, avec l'autre folie, soudain si mesurée, si acceptable ; sur les apparitions de fantômes, particulièrement inventives. Elles apportent de la profondeur à l'espace, une forme d'air nocturne, presque rafraîchissant, à l'étouffante course au meurtre du couple infertile.

Il a confié les Macbeth à deux jeunes solistes, opposés et complémentaires. Nadine Berland joue dans la retenue calculée, la froideur affichée, le masque tendu. Pierre Louis-Calixte, par ses contorsions incessantes, offre une version innovante, marquante, du rôle-titre. Mobilité du corps. Mobilité du visage. Comme s'il ne tenait pas en place. Comme si Macbeth n'avait pas de place où se tenir. Pas de place à lui. Comme s'il ne la trouvait pas. Comme si son visage n'avait pas d'expression propre. Qu'il lui fallait l'habiller d'incessantes grimaces. Il bute sans cesse dans un nouveau chaos d'expressions, témoignant d'une souffrance sans repos. Celle d'un pitre meurtrier, épuisé, prêt à plier le genou au premier signe.

Jean-Louis Perrier

l'Humanité

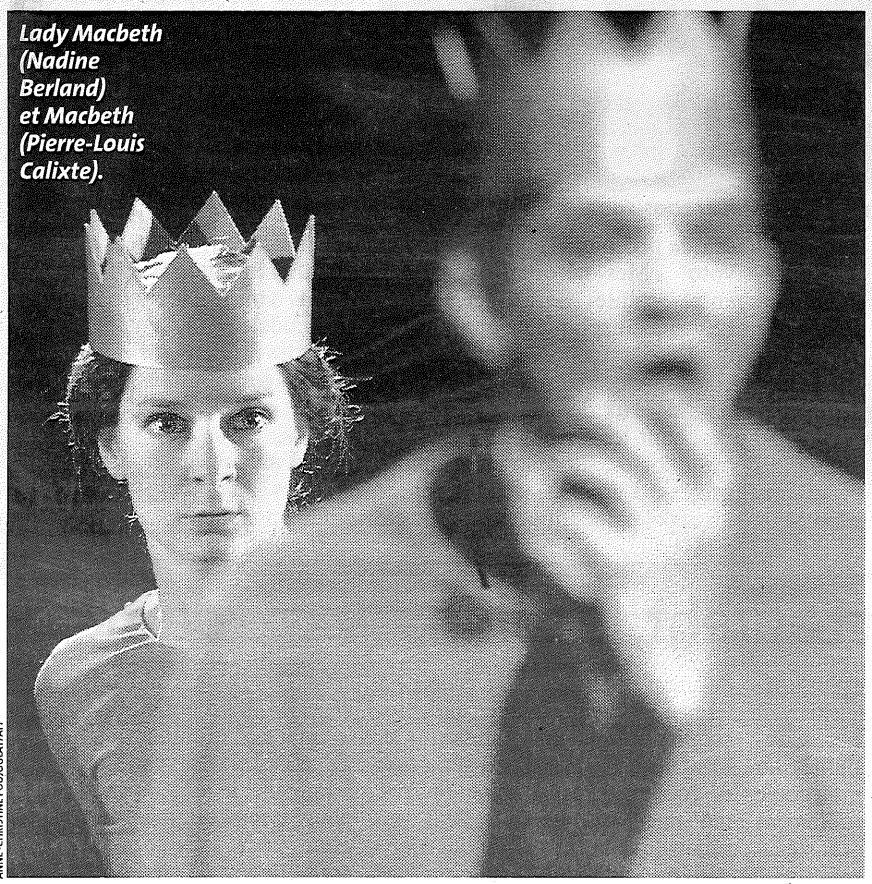
Le crime était presque parfait

Macbeth, pièce maudite qui se fend d'une mauvaise réputation sans faille, décrypte la part d'inhumanité et de pulsion meurtière qui sont en chacun de nous.

De l'une de nos envoyés spéciaux.

Tout se joue dès le premier instant. Macbeth et son compagnon Banquo croisent dans la lande écossaise trois sorcières. Trois sœurs du destin qui lui annoncent une « grande prédiction / de noble fortune et de royal espoir ». Dès lors, il n'aura de cesse d'accomplir sa destinée, épaulé en cela par lady Macbeth, du moins pour les débuts. Prêt à occire tout ce qui fait obstacle à son accession au trône, il commence par se débarrasser du roi Duncan et des possibles témoins, histoire de leur faire endosser cet assassinat. Et, dans la foulée, fait tuer Banquo, promis lui aussi à un avenir royal, dont le spectre viendra, dès lors, le hanter sans répit. *Macbeth,* c'est une plongée dans une criminologie pathogène comme si malgré l'histoire, la politique, on en revenait toujours à une pitoyable affaire personnelle. Le bien et le mal, l'ombre et la lumière, Macbeth n'est même pas pris entre deux feux, il s'enfonce dans le sang jusqu'au cou parce qu'il sait, même inconsciemment, qu'il ne pourra faire machine arrière. Et qu'il finira par se trahir lui-même.

Mis en scène par Sylvain Maurice, à qui l'on doit un remarquable *Thyeste* de Sénèque l'an dernier, ce Macbeth-là ne soulève pas une franche adhésion mais provoque plutôt une sensation mitigée.



Lady Macbeth (Nadine Berland) et Macbeth (Pierre-Louis Calixte).

ANNE-CHRISTINE POUJOULAT/AFP

Comme si tout le travail accompli par le metteur en scène n'allait pas jusqu'au bout de cette folie annoncée, comme s'il était resté au milieu du gué d'un texte qui regorge d'éléments surnaturels se heurtant à une humanité désincarnée et non l'inverse.

Le parti pris du dépouillement à l'extrême, décor minimaliste, quelques paravents que l'on déplace pour la circonstance, lumières pour le coup exacerbées (pour accentuer la part d'ombre ?), concourent à l'ambivalence des sentiments du spectateur.

Macbeth (Pierre Louis-Calixte) tire son épingle du jeu même si on eût aimé qu'il contienne davantage la folie pour en intensifier le crescendo et joue davantage sur le registre du désespoir. Lady Macbeth (Nadine Berland), intrigante, ne convainc pas franchement. Pourtant, l'idée d'en faire un jeune couple, dont l'ambition n'a d'égale que l'inexpérience de la vie, donne à Macbeth, souvent présenté comme un homme d'âge mûr, une nouvelle dimension. On est moins dans le remord provoqué par les tourments de la conscience que dans l'immédiateté de l'acte, donc dans l'inconscient.

Enfin, ne boudons pas notre plaisir d'écouter la langue de William hakespeare traduite ici par Jean-Michel Desprats dont la liberté de ton et de langage font mouche à chaque fois.

Zoé Lin

À la Baraque Chabran, à 18 heures, jusqu'au 13 juillet.

Télérama
Du 7 au 13 juillet 2001 N° 2686

Sylvain Maurice s'attaque à la pièce maudite de Shakespeare

"La tragédie avec légèreté"

A travers "Macbeth", le jeune metteur en scène entend "montrer avec clarté la face noire du théâtre".

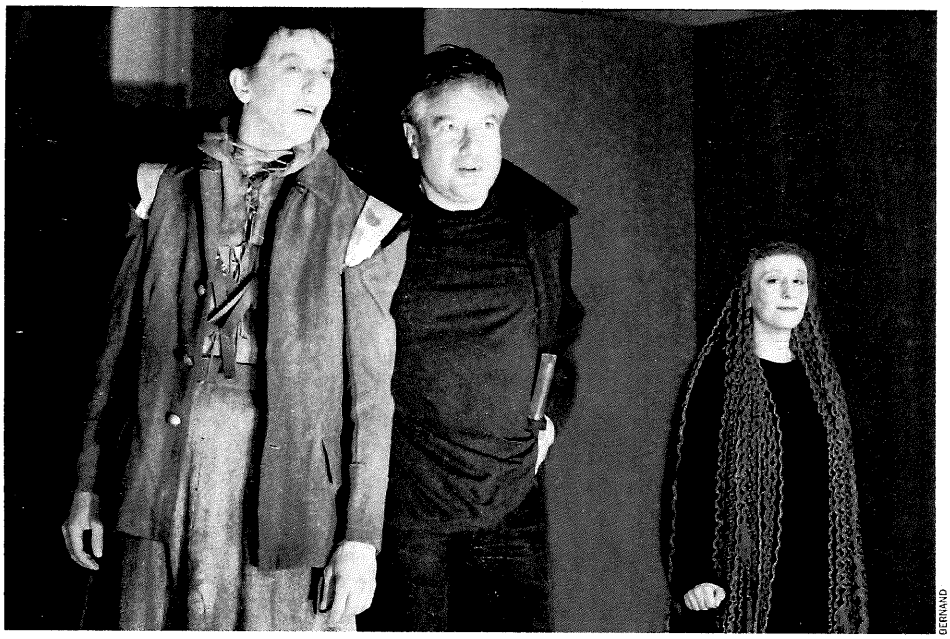
L'homme a l'air si calme, si mesuré... Pourtant, sa dernière et éblouissante mise en scène en France, *Thyeste,* de Sénèque, fut un moment de violence sauvage et crue, un spectacle de pure barbarie, où l'horreur, l'interdit, l'indicible étaient réglés avec une précision infernale. Juste avec calme, mesure... D'où vient pareille maîtrise ? Sylvain Maurice, 35 ans, voulait d'abord être acteur. Des parents enseignants lui avaient fait découvrir tôt le monde du théâtre ; il monte, adolescent, force spectacles de marionnettes. Et entre, en 1982, à l'école de Chaillot, fondée par Antoine Vitez. Puis dans la compagnie d'Agathe Alexis, dont il devient l'assistant. Il a compris, déjà, que diriger les acteurs – « *être leader* », comme il dit, prendre ses responsabilités – l'intéressait davantage que jouer lui-même. Pour s'y former, pour comprendre ce qu'est une mise en scène, il fait de l'assistanat chez Philippe Adrien et chez Jean-Pierre Vincent, en même temps qu'une licence de lettres. En 1992, il met en scène *La Foi, l'Amour, l'Espérance,* d'Odön von Horváth, en même temps qu'il fonde sa propre compagnie, L'Ultime & Co.

Sylvain Maurice se dit en effet attiré par les textes extrêmes, ceux surtout du répertoire allemand. Ainsi vient-il de diriger avec succès au Deutsches Theater de Berlin *Kanzlist Krehler,* de l'expressionniste Georg Kaiser, dont il avait été l'un des premiers à révéler en France *De l'aube à minuit* (1993). Celui qui avoue avoir souvent monté des pièces qui se passent dans la profondeur de la nuit et reconnaît avoir choisi le théâtre parce qu'on y déjoue mieux qu'ailleurs la violence humaine, sa ténébreuse navigation entre bien et mal, devait bientôt débarquer en terre tragique. Le Latin Sénèque en fut la première étape avec *Thyeste,* l'horrible histoire de ce héros si affamé de pouvoir qu'il détrône Atrée, son frère. Lequel se venge en faisant manger à Thyeste ses enfants lors d'un prétendu banquet de réconciliation...

Shakespeare était grand lecteur de Sénèque. Le prouvent l'intrigue de *Titus Andronicus,* le personnage de Richard III pas si éloigné du monstre Atrée, ou Lady Macbeth proche cousine de Médée... Il n'y avait donc qu'un pas, vite franchi par Sylvain Maurice, de la tragédie romaine à l'élisabéthaine, de *Thyeste* à *Macbeth*. Sauf que chez Sénèque les héros sont manipulés par les dieux, et que Shakespeare, en chantre de la Renaissance, feint de croire au libre arbitre : « *Tous les personnages de* Macbeth *sont travaillés par des pulsions meurtrières, chacun d'eux est hanté par la question du mal. Macbeth devient le catalyseur de ce chaos omniprésent, prend sur lui la part obscure des autres. Une sorte de bouc émissaire... D'ailleurs, à la fin de la pièce, où le surnaturel domine, on réalise à quel point il était finalement "prédestiné" lui aussi, tels les héros antiques.* »

Quant à la malédiction qui semble peser sur la pièce, elle ne l'effraie guère : « *Je suis présomptueux, comme Macbeth... Je sais que le pari est risqué, mais il faut en faire pour grandir artistiquement. J'essaie juste de percer le mystère de cette œuvre qui parle si bien de la culpabilité et de l'effroi ; mais il faut précisément se méfier de ces deux thèmes-là : ils peuvent conduire à la convention, à la lourdeur... Or, je pense qu'on doit monter la tragédie avec légèreté ; ne pas la "jouer" mais la faire advenir. Pour moi, Macbeth, contrairement à la tradition qui en fait un général abattu, vieillissant, est un homme jeune, actif, une force qui va, qui prend d'abord son destin en main, a un fol appétit de vivre et voudrait déchiffrer l'au-delà : une conscience moderne, qui a envie de rompre avec les brumes du Moyen Age.*

Macbeth *montre à merveille l'ambivalence du bien et du mal, leurs permanentes et paradoxales épousailles. J'aimerais, à ma manière, faire de même : montrer avec clarté la face noire du théâtre, rendre lumineuse la part obscure de chacun. C'est pour cela aussi que mes décors sont essentiellement à base de lumières qui me servent à recomposer l'espace. Je revendique la simplicité, des décors presque naïfs, modestes : faire juste entendre l'essence des choses. Le théâtre n'est-il pas le lieu où la langue est portée à incandescence ?* » ● **Fabienne Pascaud**



GERMAND

Répétition de *Macbeth* avec Pierre-Louis Calixte, Marc Berman et Désirée Olmi.

A voir

***Macbeth*, de William Shakespeare, mise en scène de Sylvain Maurice. Création du 7 au 13 juillet (sauf le 10) à 18h à la Baraque Chabran.**

Avignon 2001
Télérama
EXEMPLAIRE OFFERT

MACBETH
BARAQUE CHABRAL

Après "Thyeste", de Sénèque, Sylvain Maurice monte un Shakespeare

En terres tragiques

Sylvain Maurice : « *Je pense qu'on doit monter la tragédie avec légèreté.* »

L'homme a l'air si calme, si mesuré... Pourtant, sa dernière et éblouissante mise en scène en France, *Thyeste,* de Sénèque, fut un moment de violence sauvage et crue, un spectacle de pure barbarie, où l'horreur, l'interdit, l'indicible étaient réglés avec une précision infernale. Juste avec calme, mesure... D'où vient pareille maîtrise ? Sylvain Maurice, 35 ans, voulait d'abord être acteur. Des parents enseignants lui avaient fait découvrir tôt le monde du théâtre ; il monte, adolescent, force spectacles de marionnettes. Et entre, en 1982, à l'école de Chaillot, fondée par Antoine Vitez. Puis dans la compagnie d'Agathe Alexis, dont il devient l'assistant. Il a compris, déjà, que diriger les acteurs – « *être leader* », comme il dit, prendre ses responsabilités – l'intéressait davantage que jouer lui-même. Pour s'y former, pour comprendre ce qu'est une mise en scène, il fait de l'assistanat chez Philippe Adrien, Jean-Pierre Vincent, en même temps qu'une licence de lettres. En 1992, il met en scène *La Foi, l'Amour, l'Espérance,* d'Odön von Horváth, en même temps qu'il fonde sa propre compagnie, L'Ultime & Co. Sylvain Maurice, regard clair et visage pâle, se dit en effet attiré par les textes extrêmes, ceux surtout du répertoire allemand : *« Les Français ont fait une révolution politique en 1789 ; les Allemands, eux, ont su faire ensuite une vraie révolution dans les arts. »* Ainsi vient-il de diriger avec succès au Deutsches Theater de Berlin *Kanzlist Krehler,* de l'expressionniste Georg Kaiser, dont il avait été l'un des premiers à révéler en France *De l'aube à minuit* (1993). Celui qui avoue avoir souvent monté des pièces qui se passent dans la profondeur inquiétante de la nuit et reconnaît avoir choisi le théâtre parce qu'on y déjoue mieux qu'ailleurs la violence humaine, sa ténébreuse navigation entre bien et mal, devait bientôt débarquer en terre tragique. Le Latin Sénèque en fut la première étape avec *Thyeste,* l'horrible histoire de ce héros si affamé de pouvoir qu'il détrône Atrée, son frère. Lequel se venge en faisant manger à Thyeste ses enfants lors d'un prétendu banquet de réconciliation...
Shakespeare était grand lecteur de Sénèque. Le prouvent l'intrigue de *Titus Andronicus,* le personnage de Richard III pas si éloigné du monstre Atrée, ou Lady Macbeth proche cousine de Médée... Il n'y avait donc qu'un pas, vite franchi par Sylvain Maurice, de la tragédie romaine à l'élisabéthaine, de *Thyeste* à *Macbeth.* Sauf que chez Sénèque les héros sont massivement manipulés par les dieux, et que Shakespeare, en chantre de la Renaissance, feint de croire au libre arbitre : « *Tous les personnages de* Macbeth *sont travaillés par des pulsions meurtrières, chacun d'eux est hanté par la question du mal. Macbeth devient le catalyseur de ce chaos omniprésent, prend sur lui la part obscure des autres. Une sorte de bouc émissaire... D'ailleurs, à la fin de la pièce, où le surnaturel domine, on réalise à quel point il était finalement "prédestiné" lui aussi, tels les héros antiques.* »
Quant à la malédiction qui semble peser sur la pièce, elle ne l'effraie guère : « *Je suis présomptueux, comme Macbeth... Je sais que le pari est risqué, mais il faut en faire pour grandir artistiquement. J'essaie juste de percer le mystère de cette œuvre qui parle si bien de la culpabilité et de l'effroi : mais il faut précisément se méfier de ces deux thèmes-là : ils peuvent conduire à la convention, à la lourdeur... Or, je pense qu'on doit monter la tragédie avec légèreté : ne pas la "jouer" mais la faire advenir. Pour moi, Macbeth, contrairement à la tradition qui en fait un général abattu, vieillissant, est un homme jeune, actif, une force qui va, qui prend d'abord son destin en main, a un fol appétit de vivre et voudrait déchiffrer l'au-delà : une conscience moderne, qui a envie de rompre avec les brumes du Moyen Age. Macbeth montre à merveille l'ambivalence du bien et du mal, leurs permanentes et paradoxales épousailles. J'aimerais, à ma manière, faire de même : montrer avec clarté la face noire du théâtre, rendre lumineuse la part obscure de chacun. C'est pour cela aussi que mes décors sont essentiellement à base de lumières qui me servent à recomposer l'espace. Je revendique la simplicité, des décors presque naïfs, modestes : faire juste entendre l'essence des choses. Le théâtre n'est-il pas le lieu où la langue est portée à incandescence ?* » Fabienne Pascaud

La Terrasse
- Novembre 2001 -

ooo Macbeth

Avoir le meurtre pour destin

Le célèbre auteur de *Shakespeare notre contemporain*, Jan Kott, voit dans le personnage de Macbeth un être en mal d'identité, plongé dans l'ombre, réduit à celui qu'il pourrait être. À l'inverse, Lady Macbeth, amante non comblée et mère manquée, sait d'instinct qu'elle veut le pouvoir vengeur. Macbeth le sous-viril est manipulé par son épouse diabolique ; il n'en a pas moins étouffé une révolte qui lui a permis d'entrer dans le cercle du souverain... Voir le roi, se voir soi-même roi, c'est tout un. Il suffit du premier crime initiatique, tuer l'autre comme en un miroir et devenir enfin soi ou roi, en toute légitimité bafouée. La série des meurtres qui s'ensuivent se déroule comme le fil d'un écheveau emporté : éclats de sang et souillures de l'âme pour le couple infernal.

Mais jamais le sang du carnage sur la scène

Tuer toujours et encore, les amis et fils des victimes : « *Je me suis tant enfoncé dans le sang que si je cessais d'avancer, le retour en arrière serait aussi dur que de continuer* ». Sylvain Maurice symbolise, en les polissant et les aiguisant, les forces inassouvies du mal qui s'immiscent dans l'intime et nourrissent la folie de l'homme. Son théâtre invite à la pénétration d'une alcôve, avec des chuchotements, des soupirs et des gémissements. Des conversations inavouables et secrètes dans la nuit environnante, et l'éclairage soudain du conte cruel qui prend vie. Lady Macbeth et sa longue natte de princesse enfantine et machiavélique, tourne autour de son Macbeth comme une guêpe cruelle à la robe écarlate. Pierre-Louis Calixte est étonné d'être là, un Macbeth improbable, le vrai. Le régicide ne déchiffre ni les apparitions du spectre de Banquo, l'ami qu'il a éliminé, ni les prophéties des sorcières trompeuses, figurines de couleur échappées d'un album de loisirs. Des forces surnaturelles inébranlables travaillent à l'anéantissement du bourreau du royaume d'Écosse. Une violence diffuse et maîtrisée d'esthète parcourt le discours et le jeu des comédiens, comme un philtre empoisonné mais subtil, qui saisirait le spectateur à la gorge avant la délivrance du tyran mis à mort. Ambiance polar.

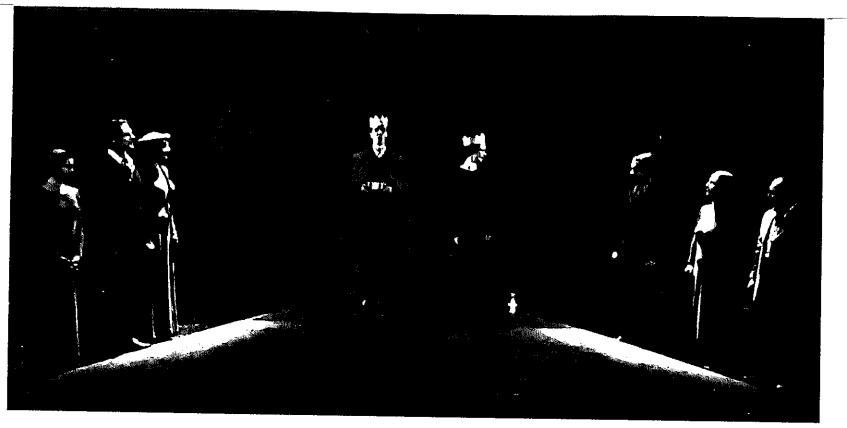
VÉRONIQUE HOTTE

Macbeth, *de William Shakespeare, mise en scène de Sylvain Maurice, le 10 novembre 2001 au Centre Culturel de Chevilly-Larue (94), le 13 novembre au Théâtre Firmin Gémier d'Antony (92). Du 15 novembre au 19 novembre 2001 à 20h30 sauf le dimanche 18 à 16h au Théâtre Jean Vilar 1, place Jean Vilar 94400 Vitry-sur-Seine Tél. 01 55 53 10 60 Du 29 novembre au 2 décembre 2001 au Prisme à Élancourt (78) Tél. 01 30 48 33 44, les 13 et 14 décembre à L'Apostrophe, Théâtre des Arts, place des Arts 95000 Cergy-Pontoise Tél. 01 34 20 14 14. Réservez vos places sur theatreonline.com.*

PHOTO : ÉRIC DERVAL

Macbeth *dans la mise en scène de Sylvain Maurice, une violence diffuse et maîtrisée d'esthète parcourt la pièce.*

Octobre 2001



"Macbeth", mise en scène Sylvain Maurice, scénographie Renaud de Fontainieu
Photo Eric Derval

Macbeth

Récit inspiré par le meurtre du roi Duncan par Macbeth au XI[e] siècle, la pièce de Shakespeare (1606) jouit d'une réputation de maléfice, vérifiable parmi les gens de théâtre depuis plusieurs générations. Malédictions qui semblent rejoindre celles conduisant les pulsions meurtrières insufflées par des forces occultes, omniprésentes dans cette œuvre fascinante. Car sur cette terre d'Ecosse médiévale, Shakespeare mêle aux trajectoires d'un couple aux ambitions sans limites, le fantastique et le surnaturel pour plonger au cœur de la dualité du bien et du mal. Pour sa première rencontre avec Shakespeare, le metteur en scène Sylvain Maurice a choisi la rigueur et la sobriété. Celles-ci trouvent un écho adapté dans l'espace scénique modulable, conçu avec une juste rationalité par Renaud de Fontainieu. Mais Sylvain Maurice a aussi évacué un certain nombre d'a priori et de fantômes attachés à la représentation (de quoi faire hurler les exégètes). Il met en scène un couple jeune (Pierre-Louis Calixe-Macbeth et Nadine Berléand-Lady Macbeth) qui dans leur opposition de jeu et d'interprétation (gestuelle exacerbée pour l'un, froideur calculée chez l'autre), traduisent tout autant l'implacable escalade meurtrière, que le chaos intérieur et la peur des protagonistes plongés dans ce cauchemar sanglant. Avec une tension contenue et méticuleuse, la représentation apporte un éclairage déstabilisateur des enjeux et ressorts de la tragédie, tout en favorisant l'écoute (traduction de J.-M. Déprats) du texte shakespearien. Ce n'est pas rien.

(Tournee nationale d'octobre a fevrier : Château-Gontier, Corbeil-Essonnes, La Roche-sur-Yon, Dougi...